

La présence scindée et la littérature des «paradis artificiels»

ANDRADA FĂTU-TUTOVEANU

Abstract: *The interest showed by one of the fundamental dimensions of the 19th c. literature in a certain area of the imaginary, that one induced by hallucinogens (mainly opiates), brings about real mutations in an entire literary tradition on the idea of presence, hallucinatory trance dividing artificially and radically corporality (temporarily annulled, unimportant, inert, a failed “presence”) of a disseminated, evasionistic mind-frame. The latter, multiplied inside through a system of deforming mirrors, experiments a form of centrality where the Ego has its illusion as an overpowering will over the universe reset and opened up to sensorial transfers. The concept of “presence” fits into this context (Baudelaire, from colonial to decadent literature –fin de siècle) within the dimensions and features of a wilful schizoid embodiment, artificial disembodyment and transmutation onto a wide inner space where temporality and spatiality tend toward the unlimited. The literature of hallucinogens knows, in this quest for “artificial paradises”, the obsession for a transfer of presence, of “anywhere else” of “ailleurs” of “anywhere out of the world”, according to Baudelaire’s expression. French and British colonial literatures experiment with “remoteness” in a specific formula, a privileged evasion, through the direct access to oriental space, doubled by an opium-induced trance.*

Mots-clés: *présence scindée, hallucinogènes, opiacées, «paradis artificiels», Baudelaire*

L’extase et l’hallucination artificielle

Le concept de présence scindée implique dans la littérature des «paradis artificiels» un type psychologique à part, un «état altéré de conscience», que l’on peut assimiler partiellement au concept d’«extase». Le terme désigne tout un complexe culturel qui remonte très loin dans l’histoire et embrasse de vastes étendues dans l’espace. Ioan P. Culianu faisait observer, par exemple, que lorsque les chercheurs utilisent le terme «extase» c’est pour désigner des expériences religieuses ou mystiques qui, bien que fort différentes par leur manifestation extérieure, partagent l’idée de «dissociation mentale»¹ qu’ils s’agisse d’états de possession, de *transe hypnotique* ou de *catalepsie*. Même si l’idée de «séparation de l’âme du corps»² ne se retrouve pas dans l’étymologie du mot (*ek-stasis, ex-istano*), il y a dans ce dernier comme une suggestion de déplacement, de séparation etc qui finira par se fixer sur la signification de «déviations mentales plus ou moins accusées»³. Notre étude participe d’une plus ample recherche sur l’imaginaire affecté par l’expérience des opiacées⁴. Sans ignorer quelques nécessaires filiations avec l’histoire du concept d’extase, elle se donne pour principal but l’étude

comparative de certains cas pris dans l'histoire littéraire du XIX^e siècle pour qui le choix de l'hallucination artificielle offre la clé d'une «sortie du réel» et de leur propre limite ontologique. Face à une réalité pour la plupart frustrante et décevante, le XIX^e siècle est secoué par diverses variantes de l'évasion hors de l'espace et du temps habituels (dans une nostalgie paradisiaque). Ce furent les hallucinogènes (les opiacées avaient la faveur à l'époque) qui fournirent la source immédiate (elles n'étaient frappées d'aucune interdiction légale, mieux même les médecins en autorisaient la consommation⁵) d'une telle expérience de la scission psychique.

Cesare Brandi parle de flagrance comme «présence évidente d'un objet réel du monde phénoménique»⁶ en faisant entrer dans le jeu, dans un autre contexte, il est vrai, l'idée de scission lorsqu'il écrit que dans le rêve, l'affaiblissement de l'activité consciente aidant, survient une dissociation entre le signifié et le signifiant et que dans le psychique se bousculent selon une combinatoire propre à cet état images et souvenirs provenant de zones différentes par le sens et l'ancienneté⁷. L'histoire des religions bute sur la même métaphore formulée par diverses civilisations de rite archaïque et qui se retrouve en général dans les expériences chamaniques de divers types: la métaphore du vol magique. Sans créer des liaisons „dangereuses” entre ces zones différentes de l'imaginaire, nous pouvons utiliser néanmoins l'image comme une manière de représenter cette formule de la dé-présentification, de scission de la présence mentale.

„Le vol”, comme image, signifiait la capacité de certains individus privilégiés d'abandonner leur corps et de voyager „par l'esprit” dans les trois régions cosmiques. On entreprend de „voler”, c'est-à-dire que l'on provoque l'extase [...] écrit Mircea Eliade et il ajoute que „le vol” signifie l'intelligence de l'entendement des choses secrètes et des vérités métaphysiques [...] or, si nous prenons en considération l'ensemble du „vol” et tous les symbolismes parallèles, leur signification se révèle d'emblée: c'est une *rupture* qui se produit dans l'Univers de l'expérience quotidienne [cnqs]. La double intentionnalité de cette rupture est évidente.⁸

Il s'ensuit que l'accès à l'extase mystique n'est pas seulement le privilège incontestable du chaman mais la voie royale d'accès à d'autres paliers ontologiques-énergétiques⁹ – les hallucinogènes ont toujours compté parmi les procédés spécifiques de son induction (aux côtés de l'autohypnose, des exercices de concentration, etc.) et peut-être le plus accessible quand est effectué le transfert de la mystique à l'artistique.

Les hallucinogènes, les opiacées au premier chef, font du XIX^e siècle – anglais et français notamment – un cas d'école particulièrement intéressant. Et si l'on prend en compte la vogue du décadentisme, il est évident que les dernières décennies du siècle sont essentielles (les dernières ... n'en sont que plus...). La recherche de la panacée universelle bat son plein, c'est une véritable hantise du «messianisme» médical, du remède providentiel¹⁰ (associé dans cette période à l'opium et à ses dérivés) qui caractérisait le passage d'un paradigme de «la sorcellerie», de la substance élaborée par l'intercession des pratiques occultes, démoniaques au paradigme scientifique et à la naissance de la toxicologie moderne. La mélancolie, l'*ennui*, *le mal de siècle*, le besoin d'idéal et l'angoisse eschatologique, la recherche de l'absolu et de

ces „paradis artificiels” trouvent dans les hallucinogènes la formule parfaite qui leur permet l'évasion. Mais les territoires opiacés sont parsemés de *topoï infernaux*, de *permanence* et *absolu* combinés avec l'éphémère, de béatitude et néantisation de l'être, d'expérience vitale totale et de mort. En bonne tradition baudelairienne, l'artiste moderne est captif, obnubilé, attiré par le néant, la destruction, l'infernal. L'esthétisme, la mentalité *fin de siècle*, la recherche de paradis artificiels, l'attraction du morbide (l'existence décadentiste est elle même une formule par laquelle la mort s'insinue dans le quotidien), du raffinement excessif se rejoignent dans l'exercice d'évasion qui suppose (implique) l'hallucination opiacée.

Baudelaire et l'esthétique du dédoublement

Tout à l'heure Baudelaire apparaissait comme un moment essentiel de «la présence scindée» par la drogue. Il conviendrait d'y ajouter un autre concept, à savoir celui de *l'esthétique du dédoublement* justifié par la vision théorique qui se ramasse dans de nombreuses pièces de puzzle, allant des *Paradis artificiels* aux *Petits poèmes en prose*, poèmes, études critiques. L'opium prend dans l'oeuvre baudelairienne l'apparence de *Janus bifrons* (immensément attirant dans son grotesque et sa magnificence) reflété dans des miroirs infinis, déformants, labyrinthiques dans leur combinatoire hallucinante. L'hallucination opiacée propose des échanges ou des confusions ontologiques entre sujet et objet (le sujet prend la place de l'oiseau – échange chamanique symbolique – ou est „fumé” par sa propre pipe transformée en la fumée narcotisante qui l'habite)¹¹. L'esprit que tient la drogue sortira de lui-même pour se laisser projeter par l'hallucination dans une zone supérieure¹² où il se perçoit comme centre, comme *logos* de tout un univers. Se produit une métaphorique projection en miroir¹³, vers cette moitié ambiguë – „au-delà”¹⁴ infernal ou paradisiaque – que les eaux sondées par l'hallucination cachent et révèlent à la fois¹⁵.

Plonger dans l'abîme, dans ce „gouffre” du neuf et de l'inconnu (tiraillé au niveau éthique entre l'ambiguïté paradisiaque/infernal¹⁶, marqué au niveau psychologique par le sondage de l'inconscient et travaillé au niveau esthétique par la recherche de la nouveauté, par l'interrogation du „génie poétique”¹⁷) équivaut à des descentes répétées *ad inferos*¹⁸ quelle que soit la connotation qu'ils donnent à ces profondeurs qui, par la grâce d'une miraculeuse fiole de laudanum, deviennent poreuses et pénétrables.

L'Ennui, la mélancolie, le spleen sont les termes qui définissent le pôle de la confrontation avec la limite de l'univers fermé (maintes fois invoqué comme dans *La chambre double* ou *Anywhere out of the World*), le pôle stérile, le néant qui terrifie la création. «Me semble que je serais toujours bien là où je ne suis pas, et cette question de déménagement en est une que je discute sans cesse avec mon âme. [...] Pas un mot. – Mon âme serait-elle morte? En es-tu donc venue à ce point d'engourdissement que tu ne te plaises que dans ton mal? S'il en est ainsi, fuyons vers les pays qui sont les analogies de la Mort. [...] Enfin, mon âme fait explosion, et sagement elle me crie: „N'importe où! N'importe où! pourvu que ce soit hors de ce monde!”»¹⁹.

La drogue induit un état de sensorialité complexe (sous l'influence du *haschische*, Gautier écrit «J'entendais le bruit des couleurs»²⁰) dans lequel les hyperesthésies («correspondances»

révélatrices) se compliquent en synesthésies avec des impressions visuelles pour ce qui est de son propre état physique (impression de dédoublement ou d'autodépassemement, d'aller au-delà des frontières admises par la connaissance, opportunité pour commencer de fantastiques voyages intérieurs²¹).

L’Orient et la littérature coloniale française: l’expérience de la présence scindée

La nostalgie du «ailleurs», signe d'une scission entre la personnalité sociale et la personnalité intérieure ou de la discordance entre une attente et le réel décevant projette sur l'Orient l'image terrestre d'un Eden mental perdu et ce symbole paradisiaque est associé aux hallucinogènes à plusieurs égards. La zone en question avait déjà inspiré des approches théoriques²² mais il faut attendre les romantiques enivrés qu'ils sont par l'Orient²³ et ses effluves (parfums, tabac, liqueurs/drogues), attirés par l'idée d'un paradis terrestre pour voir émerger une esthétique²⁴ qui s'origine là-dedans. «L'un des thèmes fondamentaux des romantiques qui a été, d'une part, le goût du lointain, du décor et du climat étranger, l'amour d'un pays où tu n'es pas» («Tu aimeras [...] le lieu ou tu ne seras pas» en *Les Bienfaits de la lune*)²⁵. L'Orient devient synonyme de l'évasion, un Orient de carte illustrée, imaginaire et délicieux²⁶. Il y a, bien sûr, cette image assez vague, chargée de multiples représentations qui relèvent strictement de l'imaginaire mais il y a aussi l'accès direct à cet espace «miraculeux» que les incursions coloniales en Asie²⁷ ouvrent à certains de ces nostalgiques.

A côté du voyage en tant que tel, forme d'évasion territoriale et incursion dans l'altérité, selon Baudrillard, il convient de ranger «la sortie de soi», l'extase, cette présence scindée stimulée par l'opium. Les membres des équipages y ont un accès illimité et la drogue va influencer de façon décisive les penchants littéraires de certains d'entre eux. Ainsi Pierre Loti²⁸, officier de marine, qui arrivera parmi les premiers en Orient.

Désireux d'exotisme et d'évasion [...] sans en prendre régulièrement, il trouvait parfois dans l'intoxication à l'opium un dérivatif à son angoisse et à son spleen. [...] un long passage, presque un chapitre des *Derniers jours de Pékin* décrit une fumerie improvisée dans la solitude nocturne. [...] Aux fumeurs qui s'abandonnent à un état „lucide et confus à la fois” la drogue révèle l'art asiatique.

Loti évoque cette magie de l'opium grâce à laquelle la pensée surmonte les tracas quotidiens²⁹ et «l'esprit va au-delà de ses limites habituelles»³⁰. Autre jeune écrivain, Paul Bonnetain, envoyé spécial du *Figaro* pour la guerre en Indochine, tâte à fond de l'expérience de la drogue. Un de ses romans s'intitule *L'opium*. Bonnetain décrit une expérience complexe de cet état de conscience altérée et, aussi, les états ambivalents où l'opium porte son héros: les rêves se transforment en cauchemars, en images atroces, d'élixer l'opium devient palliatif pour les angoisses et les anxiétés à l'origine desquelles il était.³¹ Jules Boissière, poète, s'embarque pour l'Indochine en 1886 et «à l'instar de nombreux membres de cette génération de Français exilée en Asie, la véritable rencontre qu'il fait sous ces latitudes – qui marquera autant son corps que son esprit – est celle de l'opium. La „Divinité Opium” comme il l'appelle

lui-même lui inspire en effet successivement deux ouvrages: le très connu *Fumeurs d'opium* (Flammarion, 1896) et *Propos d'un intoxiqué* qu'il publie pour la première fois à Hanoï en 1890 dans une édition hors commerce bien avant qu'ils ne soient proposés au public parisien par les éditions Louis-Michaud en 1911. Les propos parus sous le pseudonyme de Khou-Mi sont le journal d'un fumeur fasciné par les „pouvoirs surnaturels” de la précieuse substance et, dans le même temps, effrayé par la déchéance physique et morale vers laquelle elle précipite inexorablement ses adeptes: un journal qui recueille des notes et impressions qui s'égrènent sur les trois années pendant lesquelles Jules Boissière se sentit glisser vers un enfer certain, si un remède miracle concocté par un médecin indigène ne l'avait écarté définitivement des „sensations perfides et douces” de l'opium»³².

L'hallucination opiacée, de simple moyen qui facilite l'entendement d'une certaine mentalité, au début, finira par faire l'objet d'une attitude duale, oscillante, contradictoire même, qui révèle une fracture intérieure de nature éthique. Autre cas intéressant, Albert Puyou de Pourville (surnommé Matgioi), théoricien de la drogue, «initié au taoïsme, cette doctrine de la non-action, Matgioi conçoit et pratique „la drogue” comme un rite traditionnel, une étape vers la saveur occulte et la Connaissance»³³. Stéphane Moreau, poète colonial, deviendra à son tour, grâce à l'opium, «un sage» comme Matgioi.

Dans la littérature coloniale éclate avec force une dé-présentification ou une scission de la présence à deux niveaux: de la flagrance, de l'éloignement par rapport à la réalité quotidienne à travers l'option qui favorise l'expérience orientale, un mirage qu'accentue l'hallucination opiacée, cette hallucination qui «arrache» la présence à une réalité dans laquelle elle tient à peine.

Jean Baudrillard place le voyage par la drogue dans ce même espace de l'altérité qu'il évoquait en parlant du voyage proprement dit comme formule d'accès à l'altérité assimilée à l'exotisme que le XIX^e siècle réclame au niveau identitaire et créateur. Complémentaire du déplacement physique auquel il assigne une limite, le voyage par la drogue, cette catégorie que nous avons définie comme présence scindée, tiendrait du psychodrame, implosive et centripète, elle évoluerait en elle-même par «nombre d'altérations intérieures, vitales».

Arnould de Liedekerke faisait observer que dans l'expérience orientale les valeurs sont inversées: le monde réel devient synonyme d'illusion alors que la drogue «n'est plus mirage mais unique réalité». Autre interprétation devenue classique rejette l'Orient dans le domaine de la passivité et de la philosophie non-active qui, associée à l'expérience des hallucinogènes, renforce la capacité extatique: un détachement de la réalité matérielle se produit, fût-elle sa propre substance, au bénéfice d'une expérience spirituelle profonde.

Le décadentisme: une dernière scission

L'une des tendances qu'engendre tout naturellement cet écart entre la réalité et sa propre image de l'existence est similaire à l'évasion que professait le XIX^e siècle, dans ses différentes hypostases. La variante *fin de siècle* fuit l'ennui et la banalité de l'existence quotidienne en portant à son comble le raffinement de la sensation ou en forçant une identification avec des époques révolues: l'Empire romain décadent, Byzance. On recherche *la nouveauté, la rareté,*

la bizarrerie, tout ce qui est étranger, raffiné, l'éloignement de la vie au profit de l'art. Le refuge dans cet „anywhere out of the world” baudelairien se paie avec son propre «équilibre psychique, nerveux, mental». A cette scission s’ajoute l’évolution d’un paradigme scientifique qui disloque le paradigme magique ou religieux, une vision du monde qui «désenchanté» et dépôétise le réel, qui tente d’expliquer, dans un premier temps, dans une variante illusoire, pseudo-scientifique «la réalité extérieure mais psychologique aussi». La religion n’est plus un palliatif mais «un souvenir nostalgique», l’amour est «une soumission inconsciente aux désirs aveugles de l’instinct de survivance» et de procréation alors que la nature, loin d’offrir encore un refuge, se retrouve parmi les forces qui dominent l’homme. Restent l’angoisse, la tristesse, la fuite, l’isolement comme espace ultime et, bien sûr, l’intoxication artificielle, «dans cette quête anxieuse [de palliatifs], on découvre, avant Freud même, les réalités de l’inconscient» [cnqs], domaine particulièrement sensible au crépuscule et à l’agonie, ces symboles d’un imaginaire *fin de siècle*. Dans l’évasion, la narcose avoisine *la perversion*, véritable cliché pour l’époque *fin de siècle* que l’on convoque pour l’opposer à la norme sociale dans un geste de mutinerie: c’est l’époque du défi triomphant. Le vice, toutes ses formes confondues, est une autre conséquence de cette sensation d’essoufflement et d’ennui, cet *ennui* qui fait fortune au XIX^e siècle navigant entre littérature et investigation psychologique et/ou psychiatrique: l’idée que tout est fini, que tout a été vécu ou essayé. La relation d’interdépendance entre l’hallucinogène et le phénomène décadent prend forme à commencer par la justification de la consommation (il s’agit strictement de la consommation extra-institutionnelle, celle qui couvre la zone artistique et mondaine, qui affiche un certain type d’existence et/de création) et qui est la quête de l’extase à l’antipode de la banalité qui semble asphyxier le réel. L’hallucinogène séduira par contagion, il s’insinue à la suite de l’exemple et du prosélytisme des autres («*Cyrce la décadente gagne des adeptes tous les jours*» [cnqs], écrit Arnould de Liedekerke).

Refuge est tout ce qui est différent et «ailleurs» (cet «ailleurs» ou *anywhere out of the world* clamé par Baudelaire): la drogue, la chimère, l’androgynéité, l’occultisme, l’héritage décadent (romain ou byzantin). *A Rebours* – et à sa suite d’autres ouvrages – dans un jeu intertextuel voulu («le livre jaune», empoisonnant de Huysmans qui apparaît explicitement chez Wilde) collectionne ces fantaisies évasionnistes, maladiives, d’une complexité baroque. La zone de conflit, que le romantisme avait déjà située dans un mental irrationnel, est encore compliquée par les prises de conscience issues de l’époque (naissance de la psychanalyse et, dans une autre zone, de la psychiatrie et de la toxicologie modernes), par le changement de perception qui rejette la toxicomanie parmi les tares sociales et les maladies mentales bien que la consommation en ait été généralisée et acceptée au point de vue médical.

Nous avons hérité d’un tas de témoignages d’époque dont beaucoup ressortissent à la recherche médicale, qui se cherche encore parmi les méandres trompeuses des substances artificielles et utilise un langage qui emmèle souvent des concepts provenant de disciplines différente mais qui trahissait entre autres un profond souci, à ramifications éthiques, philosophiques ou de théorie de la création. En 1884, Charles Richet, un de ces chercheurs, parlait de ce que nous appelions ci-dessus *une présence scindée* par l’hallucination artificielle qu’il appréciait comme une forme de sommeil intelligent qui se comprend soi-même, un

flottement dans un monde purement idéatique, sans liens matériels, une «ivresse» psychique supérieure. Un autre auteur *fin de siècle*, dans un texte de fiction, faisait une observation similaire, tirée très probablement d'une expérience vécue, en parlant d'une hallucination paradoxalement lucide qui lui donnait l'illusion d'un état cérébral voisin du génie.

Toutes les situations que nous venons de présenter sommairement, moments complémentaires d'une histoire culturelle (et qui restent néanmoins des études de cas partielles, des pièces d'un puzzle bien plus ample et plus hétérogène comme valeur esthétique ou représentations particulières) manifestent l'obsession de l'évasion, elle même tendance schizoïde, troublant l'équilibre et la continuité psychique de l'individu qui, au XIX^e siècle, est harcelé par les inquiétudes, les angoisses ou l'ennui et pour qui la fuite hors d'un espace angoissant, ce sont assez souvent les limites de sa propre personne, devient un impératif. La mélancolie, l'ennui, *le mal de siècle*, le besoin d'idéal et l'angoisse eschatologique, la quête de l'absolu et des «paradis artificiels» trouvent dans les hallucinogènes la formule parfaite de l'évasion. Les hallucinogènes, consommées dans des esthétiques différentes, souvent au niveau de nuance, sont une source primaire pour un «sortie hors de soi» et hors du monde par l'univers qu'elles proposent où les utopies personnelles incertaines peuvent se manifester en défiant les barrières d'une conscience façonnée par des normes, l'éducation ou l'autocensure. Fluidisée, la présence mentale flotte dans un imprécis spécifique à la drogue, détachée du conscient et lucide à la fois, vivant l'état de scission comme une forme de liberté parfaite mais éphémère.

NOTES

- ¹ V. I. M. Lewis, *Ecstatic Religion, apud Ioan Petru Culianu, Experiențe ale extazului: extaz, ascensiune și povestire vizionară din elenism pînă în Evul Mediu [Expériences de l'extase]*, 2^e édition, Traduit du français par Dan Petrescu, Préface de Mircea Eliade, Postface par Eduard Iricinschi, Iași, Editions Polirom, 2004, p. 25.
- ² V. J. D. P. Bolton, *Aristeas of Proconnesus, apud Ioan Petru Culianu, op. cit.*, p. 25.
- ³ *Ibidem*.
- ⁴ Dérivés de l'opium: laudanum, morphine, héroïne et autres mixtures qui en contiennent.
- ⁵ La quête d'un remède universel semble avoir été l'une des constantes de l'imaginaire social ouest-européen et non seulement. Christian Bachmann et Anne Coppel observaient que même avant le XIX^e siècle «malgré l'inefficience de ces solutions il y avait quantité de panacées: l'opium, l'alcool, la prise de sang ou la chlorure de mercure» (Christian Bachmann, Anne Coppel, *Le dragon domestique. Deux siècles de relations étranges entre occident et la drogue*, Paris, Edition Albin Michel, 1989, p. 175) Mais le médicament qui semblait garantir la guérison absolue fut, aux XVIII^e et XIX^e siècles, l'opium et ses dérivés. Recommandé pour toutes sortes de maux allant de la toux à la dysentéries, grâce à des propriétés bénéfiques indéniables, l'opium en arrive à être perçu, faute d'alternatives réelles, comme un miracle, „la médecine de Dieu”. Dans la seconde moitié du siècle, l'usage de la morphine prend le dessus. Bien que la substance fût isolée aux environs de 1805, cette pratique ne se généralise qu'après 1853, avec l'invention de la seringue hypodermique. Utilisée d'abord comme analgésique, la morphine est recommandée, à tort, dans les cures contre l'opiomanie. Elle a vite fait de déloger l'opium de son statut de remède universel, disponible dans les pharmacies et dans la vente par correspondance. „Rien de surprenant donc si la morphine, utilisée dans les hôpitaux, prescrite par les médecins de famille, libre de toute interdiction a connu, à si brève échéance, une telle fortune. [...] Grâce à la seringue de Pravaz, l'opium s'est imposé à la société ouest-européenne”. (Arnould de Liedekerke, *La Belle époque de l'opium*, [suivi d'une] Anthologie littéraire de la drogue de Charles Baudelaire à Jean Cocteau. Avant-propos de Patrick Waldberg, Paris, Éditions de la Différence, 1984, p. 25). Au cours des dernières décennies, les médecins ont commencé à utiliser d'autres solutions contre la douleur ou contre la dépendance d'autres drogues dont on ne connaissait pas encore les effets secondaires bien plus nocifs. L'une de ces solutions est l'héroïne, cet opiacé récemment (à l'époque) découvert qui, bien qu'isolée de la morphine en

- 1874 (quand se situent les premières expériences) ne sera lancée dans sa forme pure qu'en 1898. Une fois de plus, on croit que l'on vient de découvrir le médicament miracle «pourvu» d'une applicabilité thérapeutique générale. On est persuadé que la nouvelle substance ne présente pas les désavantages de la morphine (tolérance, dépendance), mieux encore, dans le même périmètre imaginaire encore marqué par la magie, que le nouvel «elixir magique», tout-puissant, pourrait annuler les effets funestes de l'usage imprudent d'hallucinogènes d'autant plus que la morphinomanie était devenue un problème préoccupant, qui gagnait du terrain tant dans les hôpitaux que sur les champs de bataille (des milliers de blessés font de la dépendance une „maladie de guerre”) et, aussi, dans les milieux intellectuels ou mondains où elle s'installe sous forme d'extase. Son effet très puissant, les surdoses aisément fatales ne tardent pas à désigner l'héroïne comme un danger.
- ⁶ [Note du traducteur in] Cesare Brandi, *Teoria generală a criticii* [Teoria generale della critica], Traduit de l'italien par Mihail B. Constantin, Bucureşti, Editions Univers, 1985, p. 455.
- ⁷ Cesare Brandi, *op. cit.*, p. 42.
- ⁸ Mircea Eliade, *Mituri, vise și mistere* [Mythes, rêves et mystères], Bucarest, Editions Univers Enciclopedic, 1998, p. 110.
- ⁹ *Ibidem*, p. 114-115.
- ¹⁰ Andrada Fătu-Tutoveanu, *Rolul halucinogenelor în riturile şamanice* [Le rôle des hallucinogènes dans les rituels chamaniques], in *Caietele Echinox*, vol. 8/ 2005, pp. 187 sqq.
- ¹¹ La substance nantie de propriétés hallucinogènes sera perçue tour à tour sur les différents paliers de l'imaginaire (social, littéraire ou médical) comme remède miraculeux ou substance démoniaque. La littérature (l'art en général) entretient une relation encore plus problématique avec les hallucinogènes, parmi lesquelles dans ce siècle les opiacés tiennent la vedette, chacun avec son moment de „gloire”.
- ¹² Charles Baudelaire, *Paradisuri artificiale* [Les paradis artificiels], Traduit du français par Elena Popoiu, Iaşi, Editions de l'Institut Européen, 1996.
- ¹³ Luc Decaunes, *Charles Baudelaire*, Présentation et choix de textes par Luc Decaunes, Paris, Edition Seghers, 2001, p. 30.
- ¹⁴ Fabrice Wilhelm, *Baudelaire: L'écriture du narcissisme*, Paris, Editions L'Harmattan, 1999, p. 65.
- ¹⁵ Les miroirs et les eaux-miroirs sont des reflets du monde céleste.
- ¹⁶ Fabrice Wilhelm, *op. cit.*, pp. 63, 66, 70.
- ¹⁷ „[...] les chercheurs de paradis font leur enfer, le préparent, le creusent avec un succès dont la prévision les épouvanterait peut-être”, Charles Baudelaire, *Les paradis artificiels*, în vol. Charles Baudelaire, *Oeuvres complètes*, Préface de Claude Roy, Notice et notes de Michel Jamet, Paris, Editions Robert Laffont, 1980.
- ¹⁸ Marcel Raymond, *De Baudelaire au surréalisme* (*De la Baudelaire la suprérealism*), Traduit du français par Leonid Dimov, Etude introductory par Mircea Martin, Bucarest, Editions Univers, 1998, p. 20.
- ¹⁹ Charles Baudelaire, *XLVIII. Anywhere out of the world. Oriunde afară din lume*, in *Mici poeme în proză*, Traduit du français par G. Georgescu, Préface de Vladimir Streinu, Bucarest, Editions Univers, 1971, pp. 96-97.
- ²⁰ T. Gautier *apud* Arnould de Liedekerke, *op. cit.*, p. 52.
- ²¹ Arnould de Liedekerke, *op. cit.*, p. 61.
- ²² Entre 1500-1850 on avait enregistré un *crescendo* des études traitant des hallucinogènes que l'on retrouve d'ailleurs dans le conte arabe aussi.
- ²³ Arnould de Liedekerke, *op. cit.*, pp. 59-60.
- ²⁴ Emanuel J. Mickel, *The Artificial Paradises in French Literature. I. The Influence of Opium and Hashish on the Literature of French Romanticism and Les Fleurs du Mal*, The University of North Carolina Press, 1969, p. 64.
- ²⁵ Louis Aguetant, *Lecture de Baudelaire*, Paris, Editions L'Harmattan, 2001, p. 197.
- ²⁶ Arnould de Liedekerke, *op. cit.*, pp. 59-60.
- ²⁷ La consommation d'opium en France et en Angleterre est, pour une part, une conséquence des conquêtes coloniales en Asie du Sud-Est; cf. Arnould de Liedekerke, *op. cit.*, p. 146.
- ²⁸ Pierre Loti, écrivain français (1850- 1923).
- ²⁹ Arnould de Liedekerke, *op. cit.*, p. 147.
- ³⁰ *Ibidem*, p. 150.
- ³¹ Pierre Andricq, Chronique “Que lire cette semaine?”, Cambodge Soir, le 25 mai 2005, http://www.lettresdumekong.fr/Files/13_la_lettre_du_mekong_n_1.pdf.
- ³² *Ibidem*, p. 155.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

- Aguettant, Louis, *Lecture de Baudelaire*, Paris, Editions L'Harmattan, 2001.
- Bachmann, Christian, Anne Coppel, *Le dragon domestique. Deux siècles de relations étranges entre occident et la drogue*, Paris, Editions Albin Michel, 1989.
- Balotă, Nicolae, *Literatura franceză: de la Villon la zilele noastre [La littérature française: de Villon à nos jours]*, Cluj-Napoca, Editions Dacia, Collection Discobolul, 2001.
- Baudelaire, Charles, *Oeuvres complètes*, Préface de Claude Roy, Notice et notes de Michel Jamet, Paris, Editions Robert Laffont, 1980.
- Baudelaire, Charles, *Mici poeme în proză [Petits poèmes en prose]*, Traduits du français par G. Georgescu, Préface de Vladimir Streinu, Bucarest, Editions Univers, 1971.
- Baudelaire, Charles, *Paradisuri artificiale [Les paradis artificiels]*, Traduits du français par Elena Popoiu, Iași, Editions de l'Institut Européen, 1996.
- Baudrillard, Jean, Marc Guillaume, *Figuri ale alterității [Figures de l'altérité]*, Traduit du français par Ciprian Mihali, Pitesti, Editions Paralela 45, 2002.
- Brandi, Cesare, *Teoria generală a criticii [Teoria generale della critica]*, Traduit de l'italien par Mihail B. Constantin, Bucarest, Editions Univers, 1985.
- Charles Baudelaire*, Présentation et choix de textes par Luc Decaunes, Edition Seghers, Paris, 2001.
- Culianu, Ioan Petru, *Experiențe ale extazului: extaz, ascensiune și povestire vizionară din elenism pînă în Evul Mediu [Expériences de l'extase]*, 2^e édition, Traduit du français par Dan Petrescu, Préface de Mircea Eliade, Postface par Eduard Irincinschi, Iași, Editions Polirom, 2004.
- de Liedekerke, Arnould, *La Belle époque de l'opium, [suivi d'une] Anthologie littéraire de la drogue de Charles Baudelaire à Jean Cocteau*, avant-propos de Patrick Waldberg, Paris, Éditions de la Différence, 1984.
- Eliade, Mircea, *Mituri, vise și mistere [Mythes, rêves et mystères]*, Bucarest, Editions Univers Enciclopedic, 1998.
- Eliade, Mircea, *Samanismul și tehniciile arhaice ale extazului [Le Chamanisme et les Techniques archaïques de l'extase]*, Traduit du français par Brîndusa Prelipceanu et Cezar Baltag, Bucarest, Editions Humanitas, 1997.
- Fătu-Tutoveanu, Andrade, *Rolul halucinogenelor în riturile șamanice [Le rôle des hallucinogènes dans les rituels chamaniques] in Caietele Echinox*, vol. 8, Cluj-Napoca, 2005.
- Mickel, Emanuel J., *The Artificial Paradises in French Literature. 1. The Influence of Opium and Hashish on the Literature of French Romanticism and Les Fleurs du Mal*, The University of North Carolina Press, 1969.
- Milner, Max, *L'imaginaire des drogues: de Thomas de Quincey à Henry Michaux*, Gallimard, Paris, 2000.
- Pierrot, Jean, *L'imaginaire décadent. 1880-1900*, Paris, Presses Universitaires de France, 1977.
- Raymond, Marcel, *De la Baudelaire la surréalisme [De Baudelaire au surréalisme]*, Traduit du français par Leonid Dimov, Etude introductory par Mircea Martin, Bucarest, Editions Univers, 1998.
- Wilhelm, Fabrice, *Baudelaire: L'écriture du narcissisme*, Paris, Editions L'Harmattan, 1999.

Université „Transilvania”, Brașov